Zeitschrift: ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift

Herausgeber: Schweizerische Offiziersgesellschaft

Band: 180 (2014)

Heft: 8

Artikel: 1914-18 : le saillant de Porrentruy, Le Largin, la p'tite Gilberte de Courgenay

Autor: Weck, Hervé de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-515469

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1914–18: Le saillant de Porrentruy, Le Largin, la p'tite Gilberte de Courgenay

Il devient de plus en plus difficile pour nos contemporains de comprendre une tragédie comme la Première Guerre mondiale. On peut même se demander si nos contemporains en Suisse seraient capables d'être aussi solides que leurs arrière-grands-parents. En Ajoie comme dans l'ensemble du pays, hommes et femmes, civils et militaires – héros anonymes – ont manifesté un beau courage et une forte volonté de faire face et de s'en sortir. Mais ils n'ont pas dû se battre!

Hervé de Weck

Entre 1914 et 1918, l'Ajoie – les militaires l'appellent le saillant de Porrentruy – se trouve dans une situation particulière. Les belligérants, autant français qu'allemands, désireux de prendre leur ennemi à revers, risquent de violer son territoire. D'importants moyens militaires sont donc déployés en Ajoie. La fameuse chanson, La p'tite Gilberte de Courgenay, exagère à peine quand elle prétend que la jeune femme «connaît 300 000 soldats et tous les officiers»! Presque toutes les formations de l'Armée suisse séjournent plus ou moins longuement dans le saillant qui, pourtant, n'est pas véritablement défendu: les troupes qui y sont déployées font de l'observation, si nécessaire du combat retardateur: la limite avant du dispositif de défense se trouve sur les crêtes des Rangiers.

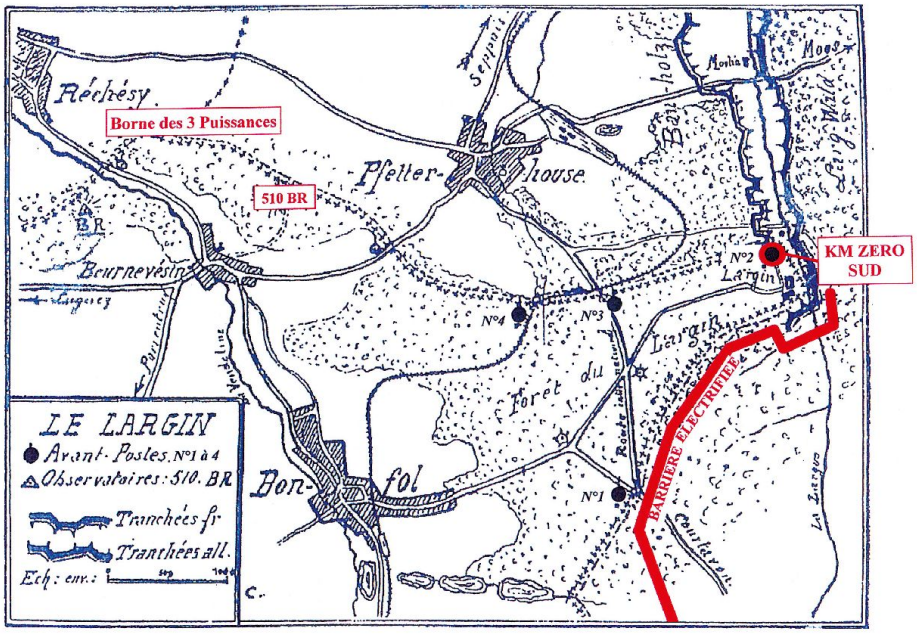
Pour assurer l'étanchéité d'une frontière fermée dès août 1914, les autorités définissent une zone interdite au nord de l'Ajoie. Les militaires, surtout des fantassins, renforcent les gardes-frontière, ils surveillent les passages de personnes et la contrebande, ce qui ne manque pas de mécontenter les autochtones très amateurs de trafics illégaux. Comme ailleurs, il s'avère impossible de rendre la frontière vraiment hermétique!

Le Largin, un «Bec de canard» entre les tranchées françaises et allemandes

Sur la commune de Beurnevésin se trouve la borne dite des Trois Puissances où, jusqu'en septembre 1914, se rejoignaient les frontières de la Suisse, de la France et de l'Alsace allemande. Elle se trouve en deuxième ligne depuis que les Français reprennent le contrôle d'une petite partie de l'Alsace: le «Kilomètre 0» du front Ouest franco-allemand se situe à la borne frontière 111, au lieu-dit Le Largin près de Bonfol. Les réseaux de tranchées s'étendent jusqu'à la mer du Nord. Le Largin forme une presqu'île suisse en territoire alsacien. Pour les soldats suisses, ce no-man's land devient une position mythique où ils souhaitent servir. Il s'y passe quelque chose, on sent le vent de la guerre sans en subir vraiment les risques.

Aux alentours de la ferme du Largin, deux postes d'observation surmontés de grands drapeaux suisses (on les appelle blockhaus), une guérite protégée et un observatoire sur un grand arbre. Les troupes du génie ont entouré ces ouvrages d'un solide réseau de fil de fer barbelé. Trois postes de sous-officiers complètent le dispositif. Le premier, au sud-est, surveille la route en direction de Courtavon, à proximité d'une barrière en barbelé gardée par des sentinelles allemandes. Le deuxième se situe en pleine forêt, sur la voie ferrée Pfetterhouse – Bonfol qui n'est plus exploitée. Le troisième se trouve au sud de Pfetterhouse. Les hommes, à cet endroit, se trouvent en face de soldats français.

Jusqu'en octobre 1914, Le Largin, où cantonne une compagnie, présente un intérêt stratégique. Le général Ulrich Wille, le colonel commandant de corps Theophil Sprecher von Bernegg, chef de l'Etat-major général, y passent pour se rendre compte des intentions des belligérants.



Le Largin, un «Bec de canard» entre la partie de l'Alsace reprise par les Français et l'Alsace allemande. Coll. H. de Weck

Le poste d'observation Nord, construit en 1915, reconstruit en 2012.
Album Pierre Cardinaux, coll. H. de Weck

Les Confédérés découvrent le nord du Jura Bernois

Au début du XX[e] siècle, la mobilité n'a rien de comparable à celle que nous connaissons aujourd'hui. L'écrasante majorité des soldats stationnent pour la première fois en Ajoie, ils ne sont jamais venus dans ces confins de la Suisse et en ignoraient peut-être l'existence. Des préjugés politico-confessionnels peuvent influencer leurs impressions, surtout s'il s'agit de citadins qui débarquent dans une région essentiellement rurale.

En été 1914, un bataillon de fusiliers neuchâtelois tient le secteur Roggenburg – Ederswiller. «Ce fut la troupe, prétend son journal, qui amena un peu de

Pierre Bucher, chef de la centrale de renseignement de Réchésy (F) en conversation avec des soldats suisses.
Coll. André Dubail, Pfetterhouse

XX[e] siècle dans ces bourgades attardées, en restaurant maisons et barrières, en assainissant rigoles et fontaines, en refaisant les tas de bois et même en tressant les fumiers[1].» L'année suivante, le journal du bataillon 7 rapporte: «Arrivée à Alle. Village goût français. (…) Une rivière, l'Allaine, traverse le village, coule le long de la Grand-rue et emmène tout ce dont on ne veut plus; les vaches y boivent, parmi les canards, une eau nauséabonde et polluée, à tuer tout le monde du typhus[2].» Au cours de la guerre, les préjugés tendent à disparaître, comme les visions simplistes et déformées. Le service actif et la Petite Gilberte font connaître et apprécier l'Ajoie et ses habitants, partant le nord du Jura Bernois.

Les rapports entre les militaires et les gens simples sont en général bons. Il s'agit pourtant de partager les bâtiments publics, de supporter la promiscuité et des dégâts aux cultures dus aux exercices. Le correspondant à Vendlincourt du journal *Le Jura* écrit le 13 octobre 1914: «Voilà plus de trois semaines que nous sommes sans soldats, nous en avions tellement l'habitude que nous les regrettons (…).» L'état-major du 1[er] corps d'armée a quitté Delémont. *Le Démocrate* du 13 avril 1915 «regrette ce départ, car la présence d'un état-major donnait à Delémont un petit air de ville de garnison.» En revanche, les articles d'opinion dans les mêmes journaux, qui émanent de la rédaction, de notables ou de politiciens, sont beaucoup plus critiques. Il y a un fossé en Suisse, les Alémaniques sympathisent plutôt avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, les Romands avec le camp de l'Entente[3], ce qui débouche sur des accusations qui, le plus souvent, ne reposent sur rien. Des articles s'insurgent contre les décisions des autorités fédérales, civiles et militaires, accusées de germanophilie et d'alignement sur l'Allemagne.

La barrière allemande à la frontière du Largin.
Album Pierre Cardinaux, coll. H. de Weck

Une période économiquement difficile

La Suisse, devenue un lieu de transit utile pour les deux camps, travaille au profit des belligérants. Leurs commandes stimulent l'exportation de produits utiles à l'effort de guerre, comme les composantes horlogères, les produits manufacturés, les denrées alimentaires, l'aluminium, le cuivre, le ciment. Dans le Jura Bernois et l'Arc Jurassien, on produit des composantes de munitions très demandées par la France. En période de conflit, tout sert à l'effort de guerre, même le lait condensé, le chocolat et le tabac. Il n'y a pas d'exportations innocentes. Que serait devenue la Suisse si elle n'avait rien eu à proposer d'utile et de nécessaire aux belligérants? Auraient-ils accepté de la broderie de Saint-Gall? Comment aurait-elle obtenu des livraisons de nourriture et de matière premières? Chose étonnante, ces exportations ne semblent pas poser de problèmes de conscience aux notables, aux journalistes jurassiens. Gustave Amweg, dans ses chroniques des *Actes de la Société jurassienne d'Emulation,* s'insurge quand les commandes baissent…

Les soldats sous les drapeaux perdent leur salaire, ils ne peuvent pas compter sur une caisse de compensation qui n'apparaîtra qu'en 1939. Comme dans le reste

de la Suisse, de nombreuses familles en Ajoie tombent dans l'indigence – c'est le terme utilisé à l'époque – des hommes non mobilisés et des femmes se retrouvent au chômage, car des entreprises doivent fermer. Il appartient aux parents, à l'épouse, aux enfants du paysan mobilisé d'assurer l'exploitation de la ferme.

En service au Largin

Au Largin, trois armées se font face: deux d'entre elles se battent, la troisième est neutre. Le 26 novembre 1914, des soldats suisses et français échangent quelques mots, quand une patrouille allemande ouvre le feu, sans épargner les Suisses. Trois jours plus tard, des Allemands tirent de nouveau contre les positions suisses. Voilà qui explique la construction d'ouvrages de campagne protégeant leurs occupants contre les tirs d'armes légères et les éclats d'artillerie. Ce ne sont pas des fortifications de campagne au sens habituel du terme.

Au Largin, des soldats suisses posent avec des gradés allemands. Tout à droite un garde-frontière suisse.

Coll. André Dubail, Pfetterhouse

En arrivant dans la position, on ressent une émotion, une sorte de malaise. On est là, debout, comme protégé par le drapeau rouge à croix blanche, observé par des centaines d'yeux invisibles. On veille, on guette l'indice qui annoncerait une attaque contre le pays, ce qui n'empêche pas d'avoir des contacts avec les voisins français et allemands, de faire avec eux de menus échanges. On doit parfois éprouver un sentiment d'impuissance, quand les artilleries belligérantes se déchaînent. Tous les citoyens-soldats souhaitent passer dans cet avant-poste, cette première ligne où ils se trouveront au contact des soldats des deux camps, qui se battent, souffrent et subissent les feux de l'adversaire. Est-ce pour cette raison que quelques soldats suisses, dans le Bec de canard, désertent, abandonnant au cantonnement fusil et baïonnette, pour s'engager à la Légion étrangère?

Le capitaine français Brivot, en service dans le secteur, écrit en juillet 1917: «Nos voisins de droite sont neutres, leurs fusils ne partent pas, c'est assez curieux de se trouver ainsi. Le secteur est bon justement à cause de cela. Tu peux croire que l'armée active qui était ici depuis deux ans a fait un nez en se voyant relever, ici c'est pour ainsi dire un coin de repos. (…) Ce matin j'ai taillé une bavette avec mes voisins de droite, l'officier est très gentil et parle bien le français, il est de Genève. C'est curieux de voir cette position que nous occupons, car on voit les boches, une bande de terre suisse (…) nous sépare, c'est ce qui fait qu'on ne se tire pas dessus.»

Les journaux régionaux ne taisent pas ces contacts transfrontaliers qu'interdisent pourtant les ordres en vigueur. Selon *Le Pays* du 24 mars 1916, les Suisses du Largin vivent «en bonne intelligence avec ceux des deux côtés, tant Français, qu'Allemands. Quand les officiers ont tourné le dos, il arrive souvent que nous nous rapprochions et que nous échangions des bouts de conversation. Lorsque nous offrons quelque chose à nos collègues de la République ou de l'Empire, les premiers nous demandent régulièrement du tabac, les seconds à manger.»

Mais il y a aussi les moments où les tirs des belligérants cessent comme par enchantement. Au tintamarre des armes succède l'harmonie d'un concert. Le 1er août 1916, la fanfare du bataillon cantonné à Bonfol joue au Largin en l'honneur de la Fête nationale. Français et Allemands cessent le feu et applaudissent. Une tradition orale signale même une fraternisation entre des soldats des trois armées, le 24 décembre 1916. ■

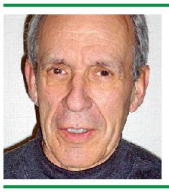
1914–1918: des Suisses à la Légion étrangère

Entre 1914 et 1918, les Suisses forment le plus fort contingent national à la Légion étrangère. Les chiffres varient selon les sources. D'après le *Dictionnaire historique de la Suisse*, environ 14000 Suisses s'engagent volontairement à la Légion étrangère française, la proportion des Suisses alémaniques étant de 35%. 10000 se battent en France, 2000 au Maroc, aux Dardanelles et à Salonique. 8000 meurent au champ d'honneur.

Réveillon de Noël 1916 au Largin

«C'était en décembre 1916. Noël approchait à grand pas (...). Mon grand-père avait sans nul doute réussi à se procurer des victuailles et même de la viande. Il parlait couramment le français et était d'un naturel très sociable; il avait sûrement lié connaissance avec quelques habitants du village de Bonfol.
Le 24 décembre, tout était calme sur le front. (...) La troupe suisse, à l'effectif réduit, commença les préparatifs pour le repas de Noël; mon grand-père ne m'a jamais raconté exactement comment il s'y est pris, mais toujours est-il qu'au moment de manger, les soldats suisses, allemands et français se retrouvèrent réunis, sur le territoire suisse, autour d'une table couverte de mets spécialement préparés et de bougies allumées. Ils étaient une vingtaine ou une trentaine d'hommes qui avaient réussi à faire ce que les politiciens de leurs pays respectifs ne parvinrent à réaliser que quelques années plus tard: la paix autour d'une table. Les hommes des différentes nationalités se jurèrent mutuellement de ne plus tirer les uns sur les autres. (...) Quelques jours plus tard, (...) mon grand-père et ses compagnons apprirent que leurs invités étrangers avaient été mutés sur d'autres fronts où ils étaient de nouveau obligés de tirer sur des ennemis inconnus[4].»

1 Régiment d'infanterie 8. Repos – rompez! Histoire et vie d'une troupe neuchâteloise d'élite. Hauterive, Attinger, 2004, pp. 78–79.
2 Livre d'or du bataillon 7. 1874–1925. Lausanne, G. Vanney-Burnier, 1928, p. 93.
3 Alliance militaire entre la France, le Royaume-Uni et la Russie impériale.
4 Cité dans Michel Buecher (éd.): Courtavon se souvient. 2004.



Colonel
Hervé de Weck
Licencié ès lettres
Maître de gymnase retraité
2900 Porrentruy